



BCU Cluj / Central University Library Cluj

Mariano
1917

A MON PEUPLE!
DE MON AME
A LA SIENNE

JOUVE & Cie, ÉDITEURS

A MON PEUPLE!
DE MON AME
A LA SIENNE

BCU Cluj / Central University Library Cluj

A MON PEUPLE!
DE MON AME
A LA SIENNE

PAR SA MAJESTÉ LA REINE DE ROUMANIE

BCU Cluj-Napoca




RBCFG201402582

University Library Cluj

JOUVE & Cie
EDITEURS
15, RUE RACINE
A PARIS

A MON PEUPLE I
DE MON AME A LA SIENNE

I

 ES convois passent, passent sans cesse, emportant au loin une charge précieuse, la fleur de notre pays, l'espoir de nos foyers ! Au péril de leur vie ils s'entassent par milliers sur les toitures des wagons, s'accrochent en grappes sur les marche-pieds : tous sont heureux ! Tous, pendant le trajet, chantent, rient, s'amuse... et les convois passent ainsi, se succédant sans interruption. Le cœur gros, les mains chargées de fleurs, nous allons à la gare : nous voudrions leur dire des choses qui pussent se graver dans leur esprit, leur faire comprendre ce que nous éprouvons, mais

leurs voix, s'élevant en chœur, étouffent les nôtres. Dès qu'ils m'aperçoivent un cri, un seul, s'échappe de leurs lèvres : « Nous partons, nous volons joyeux vers la victoire afin que tu deviennes Impératrice des Roumains ! » Tel est le vœu de leur âme, le souhait qu'ils m'envoient, l'Idéal auquel ils aspirent et moi je leur souris, les couvrant de fleurs qu'ils serrent dans leurs bras virils : et ils passent... passent toujours !...

Un soir, à l'heure où le soleil se couchait dans sa gloire lumineuse, dorant tout sur son parcours, retenue par d'autres devoirs, je m'étais attardée en allant à la gare, et le train dont je voulais saluer le départ s'était mis en mouvement. Les jeunes soldats, en une joie bruyante, s'entassaient dans les compartiments, portant sur leurs képis et sur leurs tuniques des bouquets que je leur avais distribués auparavant : les canons et les chevaux eux-mêmes étaient ornés de marguerites, de fleurs mauves de toutes nuances, et le somptueux coucher de soleil rehaussait la beauté de ce spectacle : il semblait que le ciel lui-même voulût bénir le départ de ces jeunes gens qui allaient si gaîment à la mort !

Chagrine d'être arrivée trop tard, je me hâtai vers les wagons en mouvement. Alors une immense clameur jaillit de toutes les poitrines : ils m'avaient reconnue et

une pluie de fleurs tomba à mes pieds. Ils les enlevaient de leurs tuniques, les arrachaient de leurs képis, de leurs canons, ces fleurs qui leur appartenaient, pour en couvrir leur Reine, en même temps que montait vers le Ciel leur vœu suprême : « Dieu t'accorde de devenir Impératrice de tous les Roumains ! » Et les fleurs tombaient sur mes bras, dans mes mains qui pouvaient à peine les contenir, se répandaient sur le sol, le teignant de pourpre... Longtemps je restai sur place après que le train fut parti : un léger nuage de fumée perdu dans le rayon doré et les fleurs entassées à mes pieds me faisaient petit à petit comprendre ce départ. Je contemplais comme en face d'un mystère les deux rails parallèles jetés vers l'Infini, me demandant vers quel Destin caché courait cette jeunesse, et aussi si leur rêve pourrait être exaucé, et combien d'entre eux reviendraient de là-bas ! Le soleil disparut, la fumée se dissipa, le chant des soldats n'était plus qu'un souvenir... Lentement je retournai chez moi...

Chaque jour je rendais visite aux blessés, traversant toutes les salles les unes après les autres. Tous désiraient m'avoir parmi eux : chaque soldat voulait voir sa Reine. Je répondais à chaque appel, allant partout sans jamais me laisser rebuter par un spectacle pénible, par une fatigue ou une course trop lointaine. Parfois je croyais m'égarer dans un rêve sans fin : je les vois encore couchés dans leurs lits les uns à côté des autres : leurs yeux me rencontrent, me poursuivent, m'obsèdent. Jusque-là je n'avais jamais su ce que c'est que d'être la proie de tant de regards. Ils sont tous fixés sur moi, m'arrachant le cœur : je les sens peser comme un fardeau que je peux à peine supporter. Je me penche sur leurs visages ravagés, je serre les mains qu'ils me tendent, je pose mes doigts sur leurs fronts brûlants, je scrute leurs regards éteints, j'écoute les paroles qu'ils murmurent : et le même vœu me poursuit partout : « Dieu t'accorde de devenir Impératrice de tous les Roumains ! » Ces paroles sont plus émouvantes encore quand elles sont dites par un blessé qui a donné sa vie pour le rêve qu'il réalise en moi... Je me sens si amoindrie,

si humble en face de leur stoïque résignation ! Mes yeux se remplissent de larmes, et j'éprouve le besoin de remercier Dieu pour l'immensité de cette foi. Pourquoi suis-je élue pour représenter un idéal ? Pourquoi dois-je en être le symbole ? De quel droit suis-je placée au-dessus d'eux ? Et pourquoi obtenir la gloire au prix de leur sang ? Et ainsi, plus attendrie encore, je passe d'un lit à l'autre.

* * *

Ceci se passait dans un moment où l'espoir chantait dans toutes les âmes, où les premiers enthousiasmes faisaient battre tous les cœurs à l'unisson, où la foi dans la victoire radieuse illuminait nos jours.

Beaucoup plus tard cependant, en un autre lieu, et dans des circonstances toutes différentes, ces mêmes paroles m'ont été dites par un homme qui, ce matin-là, ne pouvait pas me voir. Il venait d'être trépané, et gisait, la tête enveloppée de linges sanglants.

Quelqu'un lui avait dit que la Reine était auprès de lui, voulait l'approcher, lui parler de sa blessure, essayer de le secourir si elle le pouvait : alors il étendit en tâtonnant une main que je saisis dans la mienne en murmurant des paroles de consolation : puis je me penchai sur ses lèvres qui prononçaient des

choses inintelligibles. L'homme n'avait ni visage ni regard. Sa face était cachée sous des pansements tachés de pourpre... Et comme d'un écho lointain me parvint cette phrase, toujours la même : « Dieu te garde et te protège afin que tu deviennes Impératrice de tous les Roumains ! »

Il m'a semblé qu'à ce moment-là quelque chose de miraculeux descendait dans mon cœur déchiré : une chose terrible et sacrée qu'il était au-dessus de mes forces de supporter... Certes, à l'époque de nos légitimes espérances, ces vœux étaient émouvants ; mais aujourd'hui ils me paraissaient grandis et sacrés, car ils étaient formulés aux heures où le plus ténébreux des désastres écrasait notre pays, nos armées se retirant pas à pas devant le flot dévastateur de l'ennemi. Et là, sur ce lit de douleur, des lèvres mourantes murmuraient les paroles d'espoir auxquelles tous se cramponnaient : disaient le rêve, le rêve doré qui, à travers les sacrifices, la misère et la mort, devait malgré tout se réaliser un jour ! Les mots prononcés par cette voix d'outre-tombe, par ce martyr anonyme, avaient trouvé la voix de mon cœur. Et penchée sur lui, posant doucement ma main sur les linges sanglants, j'ai prié Dieu de m'exaucer : j'ai demandé que le sang de tant d'humbles héros ne fût pas versé en vain ; et que, au jour ou à l'heure de la suprême déli-

vrance, un écho des chants de victoire parvînt jusqu'à cet inconnu, au delà de la grande ombre qui l'enveloppait, afin que, de sa tombe, il pût participer à la gloire que ses yeux n'avaient pu percevoir de leur vivant.



BCU Cluj / Central University Library Cluj

BCU Cluj / Central University Library Cluj

MON ENFANT

LA mort rampe sur la terre : partout, dans l'univers entier, dans tous les pays que réchauffe le soleil, des milliers de jeunes gens se font tuer : les mères pleurent, et le sol ne boit plus que du sang. Et la mort étant souveraine, elle étend la main pour cueillir le bourgeon qui doit éclore demain, pour m'arracher mon chéri, mon dernier né, la chair de ma chair. Il n'y a pas encore assez de morts, ni de souffrances, ni de sacrifices. Il faut que chaque femme subisse l'amertume de la séparation, pleure, et couvre sa tête de cendres.

A une époque où les fils des Reines n'ont pas le droit de risquer leur vie sur les champs de bataille, et afin qu'elles puissent mieux comprendre les larmes des autres mères, la mort s'est surnoisement introduite sous mon toit, et guette pour l'enlever le plus petit, le plus innocent, celui qui est sans défense.

Couché dans son étroit lit blanc, il se débat contre une grande et invisible terreur, et il me semble que je lutte en même temps que lui. Hélas ! ma tendresse ne lui est d'aucun secours : je reste impuissante devant sa souffrance : mon angoisse ne peut l'adoucir et mes larmes ne rafraîchissent pas la fièvre qui brûle son sang. Autour de moi meurent les enfants d'autres mères : et le mien s'éteint aussi à l'abri des murs de cette pièce... Je ne peux rien empêcher : il devient un symbole de la tragédie qui ébranle mon pays : tout seul il se défend contre un ennemi féroce au moment même où sur toutes les frontières nos armées s'opposent au torrent de l'invasion qui dévore peu à peu le sol sacré de nos foyers... Mon enfant, mon pays ! Hélas ! l'amour, les prières, les supplications, le sang versé demeurent inutiles : car sans doute il existe des heures qui appartiennent au Destin, et ne dépendent plus de la volonté des hommes.

* * *

C'est aujourd'hui ma fête ! Fête Nationale ! Et la mort guette, guette au chevet de mon enfant. On m'attend : les blessés eux-mêmes espèrent ma visite : ne sont-ils pas aussi mes enfants ? Pendant des journées entières je les ai abandonnés. Ma cruelle épreuve m'a empêchée d'aller les voir. Et pourtant ils

ont besoin de moi : je sens qu'ils m'appellent. Parfois il me semble que ma douleur est trop forte, que ma raison s'égaré. Mais malgré tout chacun a un droit sur moi aujourd'hui, et le plus humble doit pouvoir s'approcher de mon cœur. On m'a apporté des fleurs, beaucoup de fleurs. Elles jonchent le parquet, sont parsemées sur les tables, les chaises, et l'air est embaumé de leur parfum. Que signifient toutes ces fleurs? M'ont-elles été envoyées pour célébrer une date joyeuse ou un jour de deuil? J'en prends une brassée et les emporte rapidement vers les lits des blessés. Le temps presse... mon enfant meurt... ses appels me poursuivent! Mais il y a tant, tant de lits!... Arriverai-je jamais au dernier? Que peuvent-ils bien se dire, lorsqu'ils se penchent sur ma main pour y poser leurs lèvres? Impossible de distinguer nettement leurs visages, tellement les larmes obscurcissent mes yeux; impossible d'entendre clairement leurs paroles, à cause des affreux battements de mon cœur. Que chuchotent-ils entre eux? Un nom vole de bouche en bouche : « Mircea, Mircea! » Ils souhaitent le rétablissement de mon enfant! Et pourtant il meurt! Ne le savez-vous donc pas? Mon cœur crie cette effroyable vérité, et je recouvre chaque lit de fleurs, comme je l'eusse fait en une pieuse extase pour des lits de mort.

Mircea repose : la lutte est finie : Mircea est en paix : Mircea est mort. La chambre douloureuse est maintenant plongée dans le silence : les cris de souffrance ne sont plus qu'un souvenir, un frisson de terreur qui a secoué la terre. Pour lui, tout cela n'existe plus. Il a fini comme une petite flamme qui s'agite et qui s'éteint. Pas un cri, à peine un soupir. Il était faible et a été vaincu avant l'âge, combattant trop jeune, Dieu a préféré le faire mourir ainsi!... Mircea a rendu le dernier soupir à la Toussaint, jour des morts. Les feuilles tombent ; du ciel pleuvent des larmes de regret, et un épais brouillard couvre la terre comme un voile de deuil...

C'est fini : la tombe est scellée : une lourde pierre recouvre son visage : les cierges sont éteints, les prières solennelles se sont tues ; les fleurs sont fanées et l'église s'est remplie d'ombre. C'est fini : ni les prières, ni les larmes, ni la douleur, ni le désespoir ne rendront à moi Mircea, mon enfant ! Je les ai vus descendre ton petit cercueil dans une fosse obscure, et pour que cette obscurité soit un peu moins épaisse, j'ai jeté des fleurs dans le fond, j'ai jeté des fleurs blanches ! Et puis je t'ai laissé, mon chéri ; j'ai quitté ton lieu de repos, et suis retournée vers le

désert, vers le fardeau sans fin des jours qui ne te connaîtront pas, je suis rentrée dans la maison où ton lit est resté vide, pendant que, si petit et tout seul, tu dors dans ton cercueil sous la terre. Pourtant, Mircea, je sais bien que sous cette terre ne se trouve que ton pauvre petit cadavre!...

* * *

L'heure n'est pas aux regrets solitaires, aux larmes inutiles, à un coupable repos. Ma propre douleur ne doit pas me faire oublier celle des autres, mais au contraire créer un nouveau lien entre moi et mon pays. Elle ne doit pas m'éloigner de ceux qui ont, actuellement, si grand besoin de ma présence. La Patrie m'appelle et malgré la nuit qui enveloppe mon âme comme d'un voile, je dois supporter ma croix et aller de l'avant. Mais de quel côté dirigerai-je mon visage éploré? Vers quel lit de douleur ou quel foyer de tristesse? Il serait peut-être bon de n'entendre que des voix qui n'éveilleraient pas mes souvenirs, de visiter des lieux où il n'ait pas marché : il ne faudrait voir que des visages qui ne l'aient ni connu ni approché à ses derniers moments : des gens qui n'aient pas entendu ses gémissements de douleur. Il vaudrait peut-être mieux que je supporte

stoïquement ma récente blessure, et que j'aïlle là où ma pitié peut être bienfaisante, là où mes larmes pourront couler librement, là où on n'a pas honte de pleurer.

* * *

C'est pour cela que, renonçant à mes habitudes quotidiennes, je suis allée en d'autres lieux porter ma fièvre parmi les plus abandonnés, les plus misérables: conduire mon cœur brisé auprès de ceux qui ne demandent plus, pour toutes paroles, que des consolations ou un peu de bonté. Comme en un rêve j'ai parcouru différentes régions de mon pays, l'explorant dans toute son étendue, pendant des journées entières: l'automne brumeux s'installait peu à peu: je traversais des vallées languissantes, des montagnes aux flancs nuageux, des prairies qui semblaient sommeiller: mon âme se mélangeait à celle de mon peuple dont le désastre était pareil à celui de mon cœur: les plaintes des blessés me rappelaient celles de mon enfant, et en me penchant au chevet des mourants, je ne savais si je pleurais sur leurs souffrances ou sur mon deuil. De ces lieux obscurcis par le malheur, de ces lits où gisaient des êtres défigurés dont les faces sanglantes étaient tournées vers le mur, du pays tout entier, des frontières pro-

fanées, des champs, des villages, des villes et des forêts, montait au ciel un long et lugubre gémissement.

Je sentais qu'il fallait me baisser pour ramener à moi toute cette terreur, la saisir dans mes bras et la porter afin de soulager tous ceux qui étaient moins en état que moi d'en supporter le poids. Mais mon amour, quelque grand qu'il fût, pouvait-il sauver ma Patrie? Ai-je pu, hélas! avec tout cet amour, sauver la vie de mon enfant?

BCU Cluj / Central University Library Cluj



BCU Cluj / Central University Library Cluj

BUCAREST

L existe une heure dont je n'ai encore jamais parlé; heure sombre et triste que je n'ai pu faire partager à personne, et pendant laquelle j'ai dû marcher la tête haute afin que nul ne pût voir de larmes dans mes yeux: heure durant laquelle il ne me restait plus qu'à porter mes regards au-delà des choses de ce monde, vers un avenir enveloppé de brume dont le seul maître est Dieu... Il a fallu, à cette heure-là, que je sois forte, que je ne pleure ni ne me plaigne, que je montre le chemin de l'exil simplement, tranquillement, afin d'éviter la panique et que personne ne fût terrifié. Les autres dépendaient de moi: tous les regards étaient fixés sur moi pour voir comment je supportais ce qui était insupportable. Je me taisais: à cette heure-là, le silence seul pouvait fortifier.

Trois mois ont passé depuis: trois mois interminables, trois mois qui m'ont paru trois ans, telle-

ment ils ont été remplis de souffrance et de terreur : mois passés près du cœur de mon peuple, mois pendant lesquels j'ai écouté ses gémissements, et ai vécu de ses craintes et de ses espérances. Mois pendant lesquels j'ai travaillé et pleuré avec mes sujets, faisant tout pour les soulager et sécher leurs larmes. — Mais s'il est des moments où le silence seul peut nous faire supporter le devoir qui nous incombe, il en est d'autres où nous avons le droit d'élever la voix, de crier nos désirs et nos peines. — Trois mois ont passé depuis que Bucarest nous a été ravi, depuis que l'ennemi a frappé au cœur même de notre sol. Trois mois ! Et je voudrais aujourd'hui que tous ceux qui aiment, qui regrettent et qui pleurent, enfoncent avec moi leurs regards dans ce passé, et se souviennent de ce qu'ils ont perdu. J'aimerais gravir une montagne très haute, arriver à son sommet, et de là apercevoir au moins la fumée s'élevant au-dessus de la ville qui a été le nid de toutes nos affections, et qui gît aujourd'hui, enchaînée et silencieuse sous le joug ennemi. Elle était le cœur de notre territoire, le centre vivant qui nous unissait, entretenait nos énergies et nous emplissait d'orgueil. Lequel d'entre nous pourra oublier les derniers jours de terreur, l'espoir s'évanouissant peu à peu : la voix du canon répandant partout l'effroyable nouvelle, nous annonçant que le

danger approchait, que sous peu allaient commencer la misère, la tristesse, le calvaire. Il est difficile d'exhaler sa propre douleur quand les malheurs des autres sont si grands. Pourtant aujourd'hui je parlerai de moi, parce que ma tristesse et celle de tout mon peuple se confondent : que des milliers et des milliers de voix répondront à la mienne, puisque je pleure avec l'universelle souffrance tout ce qui est resté au delà de la ligne de feu : cette ligne qui, comme une blessure sur le sein d'une mère, a coupé en deux notre Patrie bien-aimée...

Je vous parle, moi, votre Reine, et je voudrais que ma voix pénétrât dans tous les cœurs, parvînt dans tous les foyers, allât vers le pire des malheureux, arrivât jusqu'au héros couché dans son lit de neige. Sachez tous que j'ai gémi avec vous, que j'ai partagé toutes vos souffrances, que j'ai compris tous vos désespoirs, qu'il n'y a pas un seul de vos sacrifices que je n'aie apprécié. Et je voudrais encore vous dire ceci : les âmes s'unissent plus étroitement dans les jours de tristesse que dans les jours heureux, pendant la guerre que pendant la paix. — On ne peut savoir quelle est la douleur qui fait pleurer chacun, quelle est la maison, le paysage ou le visage que chacun entrevoit dans ses rêves : on ne sait à quels espoirs il s'accroche, vers quelle lumière il désire marcher :

c'est une douleur nationale en même temps qu'une douleur intime, et il n'est personne qui ne porte cette dernière dans son cœur.

* * *

Bucarest, ton nom évoque des images sans fin dans l'esprit de ceux qui ont été forcés de t'abandonner à l'ennemi abhorré ! Nous te revoyons actif et souriant, dans tes jours de soleil, dans tes jours de brouillard, par la pluie ou par la neige. Tes rues ne paraissaient peuplées que de gens heureux, et nous tous qui sommes aujourd'hui éloignés de toi, nous nous figurons n'avoir connu jadis que ta joie, Bucarest ! Quel est maintenant ton aspect ? Portes-tu un voile de deuil pour tes enfants malheureux ? Ou joues-tu la comédie du sourire pour ne pas déchaîner sur eux le courroux de ceux qui aujourd'hui se disent tes maîtres ? Tes plus grandioses édifices sont-ils profanés par des drapeaux qui ne portent pas les trois couleurs sacrées devant lesquelles se découvre chaque Roumain ? Les rideaux des fenêtres ont-ils été baissés afin que ceux qui sont restés ne voient pas l'étranger à casque se promener et monter la garde devant le Palais royal ? Les hôpitaux que nous avons préparés avec tant d'amour pour nos blessés sont maintenant remplis de barbares qui ne parlent pas notre

langue et sont heureux d'avoir abreuvé d'amertumes notre patrie. — O Bucarest ! Je t'ai abandonné sans un dernier geste, moi qui ai si souvent été acclamée dans tes rues ! On m'avait dit que je devais partir en silence, sans montrer de chagrin et sans soulever dans le cœur de ceux qui étaient condamnés à rester l'horreur de la séparation. En te livrant ainsi à ton destin, il m'a semblé que je désertais et te trahissais. Partir et ne plus connaître ta souffrance, te savoir sans protection, en proie à ceux qui se réjouissent d'aspirer tout le sang de ton cœur ! Et toi, Cotroceni, demeure chérie, foyer de mes goûts et de mes pensées, maison qui connais les voix de mes enfants, jardin où jadis couraient leurs petits pieds ! Cotroceni, je t'ai quitté sans dire un seul mot à ceux qui restaient pour te garder, et n'ai jeté qu'un regard vers les chambres qui abritaient ma fierté. J'ai eu la force de sourire au vieux serviteur qui me regardait épouvanté, comme s'il comprenait que mon silence cachait une effroyable vérité ! Je t'ai abandonné ! et seulement un seul, oui, un seul, a reçu mes dernières pensées : mais celui-là était si petit, si immobile que jamais il ne dira ce que lui a confié sa mère à l'heure du départ.

C'était le soir : des ombres pénétraient dans l'église et avec elles je suis entrée dans le sanctuaire où des

entassements de fleurs blanches répandaient des effluves embaumés. Là, près de cette tombe si récemment fermée, j'ai arraché le masque que j'avais porté toute la journée et ai hurlé ma douleur à la frêle créature qui gisait sous les dalles... Je lui ai confessé mon départ, lui ai dit que je partais sans savoir quand je reviendrai ! Je lui ai demandé pardon de le laisser, l'ai prié de ne pas en vouloir à sa mère de partir avec les cinq autres, et de le quitter lui, le plus petit de tous, seul, à la merci de ceux qui, avec avidité, allaient prendre possession des lieux qui nous étaient si chers.

Et tandis que je pleurais là, dans l'isolement du désespoir, il m'a semblé entendre le pas cadencé d'armées qui approchaient, et terrifiée, je compris que c'étaient nos soldats qui, de leurs poitrines, construisaient un mur autour de notre foyer menacé. J'ai pensé alors à tous ceux qui devaient tomber avant que l'ennemi pût franchir ce seuil sacré, et me suis rappelé avec douleur que je ne serai plus auprès d'eux pour panser leurs blessures et adoucir leurs souffrances. Peut-être cela devait-il être ainsi : peut-être fallait-il que la chair de ma chair restât, même après notre départ, dans le sol de la capitale. Le sort a voulu que je laissasse le plus jeune de mes enfants sous les froides dalles de notre église : et peut-être Dieu me

l'a-t-il pris pour me montrer que tout ce martyr, tous ces sacrifices ne seraient qu'un orage passager : du moment que Mircea est resté enfermé ici, attendant mon retour, il est certain que je reviendrai. Quand il mourut, le peuple crut que Dieu me demandait de lui sacrifier mon enfant, afin que dans sa pure innocence, il défendît là-haut les droits de la terre abandonnée. Ainsi soit-il !

Car je sais qu'au moment du retour, à l'heure de la Victoire, le sang de nos héros n'aura pas été versé en vain. Un jour viendra où tes bras s'ouvriront tout grands pour nous recevoir, ô notre Capitale ! Des drapeaux flotteront à tes fenêtres, tes rues seront jonchées de rameaux, et ceux que tu embrasseras ne sauront plus si leurs cœurs seront brisés de joie ou de douleur.

Il est au pouvoir de Dieu que, moi, votre Reine, je partage avec vous cette heure solennelle : mais je demande à mon peuple d'exaucer cet unique vœu : s'il ne m'est pas accordé de rentrer avec vous dans notre chère cité, portez toutes les fleurs que vous m'auriez données à l'autel où est couché mon enfant : répandez-les sur sa tombe, entassez-les, remplissez en l'église entière, afin que celui qui si longtemps sera resté seul prenne part, lui aussi, à votre festin de joie.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

PRINTEMPS



C'EST le printemps ! La neige fond, et de l'atmosphère se dégage un frémissement de vie : le soleil sourit comme une chaude promesse à tous ceux qui désirent encore espérer. Et peut-on ne pas espérer au moment où germent les gazons, et où les oiseaux recommencent à construire leurs nids ? Comme un cauchemar qui se dissipe à notre réveil avec les ombres de la nuit, l'hiver qui nous a enchaînés s'éloigne à mesure qu'avance vers nous la grandissante lumière. J'aperçois, fixés sur cette résurrection du soleil, beaucoup de visages aux expressions différentes. Faces ravagées aux traits altérés, regards qui ont vu la mort de près ; puis des têtes d'enfants, et puis encore d'autres êtres qui, malgré tout, sourient, espèrent, oublient. La clarté nouvelle porte sa mission d'espérance dans les refuges les plus obscurs des plus sombres mesures ; affaissés,

chancelants, apparaissent des malheureux : radieux, ils contemplent le ciel qui pendant si longtemps avait refusé de les éclairer, eux dont la souffrance ne peut se mesurer qu'à la résignation avec laquelle ils l'ont supportée.

J'ai vu des yeux pâlis scrutant les cieux comme si derrière les nuages se cachait quelque grande joie. Le geste du mendiant lui-même semble se diriger plutôt vers le rayon de soleil que vers la maigre aumône jetée par le passant. Mais il me semble surtout que s'illuminent les visages de nos soldats, héros qui, sans jamais se plaindre, ont souffert plus que n'importe qui de la neige et des frimas. Je les évoque à l'aube, dans les lointaines tranchées, contemplant le soleil qui chaque matin se lève plus tôt pour leur annoncer que bientôt le gel et la nuit sans fin ne seront plus qu'un rêve du passé. Je remarque dans leurs yeux l'éclat particulier à ceux qui veillent, qui connaissent le danger, qui ont vu tomber leurs camarades et franchi les limites de la peur : des yeux graves, regardant droit au but, comme les pupilles de l'aigle habituées à scruter les horizons profonds. A quoi peut rêver cet homme qui, taciturne, s'appuie sur son fusil ? Peut-être jadis, dans des temps meilleurs, était-il berger et veillait-il fidèlement sur son troupeau ; ou peut-être un cultivateur paisible

qui s'en retournait chaque soir, au crépuscule, près de ses enfants chéris ! A-t-il la vision de son village, de sa chaumière blottie parmi les arbres dont les bourgeons commencent à peine à s'ouvrir ? Qui sait ? Peut-être, dans une lointaine région, son foyer se trouve-t-il foulé aux pieds de l'ennemi ? Et regardant le soleil qui s'élève derrière les montagnes, il se demande avec angoisse qui s'occupe maintenant de ceux qui sont restés sans défense, qui les nourrit, qui les habille, qui sèche leurs larmes ? Il a peut-être une mère, une pauvre vieille mère qui chaque soir sur le pas de sa porte s'assied dans le vague espoir de le voir rentrer. Voici le printemps ! Qui labourera son champ, moudra son maïs ou désaltérera son bétail ? Qui marchera sur le sentier menant à sa chaumière ? Qui frappera à sa porte ? Voici le printemps ! Les bois se remplissent des fleurs que cueillent les enfants : mais ces fleurs se faneront, car le village est désert, et personne ne passe le long du chemin. Le printemps approche ! Je vois d'autres visages encore tournés vers sa grandissante clarté : visages de soldats aussi, mais amaigris, éteints, d'une pâleur mortelle. Pauvres êtres qui ont tout supporté, et qui, après de longues semaines de maladie, se laissent lentement reprendre par la vie. Ceux-là me sont devenus familiers : j'ai scruté leurs âmes et les

coins les plus ténébreux de leurs souffrances : ceux dans lesquels eux-mêmes n'avaient osé pénétrer. Je me suis penchée sur eux pour remplacer la vieille mère qui, tous les soirs, patiente, attend en vain sur le seuil de sa porte : ces malheureux m'ont parlé, les lèvres sèches, de leurs foyers, de leurs enfants, de leurs femmes, de ceux qu'ils aiment: ils se sont emparés de mes mains, les ont embrassées, m'ont appelée « Mère » et m'ont demandé des nouvelles de leurs bien-aimés, implorant une consolation ou un rayon d'espoir. J'ai tâché de leur insuffler du courage, sentant bien que le soleil brillant au dehors donnait à mes paroles plus de portée.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

* *

Là-bas, au loin, sur la terre que nous avons abandonnée, le printemps fait aussi son apparition : comme partout ailleurs le soleil y répand sans aucun doute la chaleur de ses rayons, et les oiseaux y chantent comme si la mort n'avait pas ravagé l'univers entier. Et pourtant tout y est différent. Les rayons du soleil, les voix du printemps n'empêcheront pas notre terre roumaine, notre terre bénie, d'avoir cette année un réveil tragique. Tant que ses entrailles seront déchirées par la charrue étrangère qui l'oblige à fructifier au profit de l'ennemi abhorré, un cri de

révolte, de terreur et de désespoir s'élèvera de ses profondeurs. Ce cri, ses enfants exilés l'entendront et le comprendront. Leur âme en sera ébranlée, et l'ardent désir de la délivrer de ses chaînes s'emparera d'eux : ils lui épargneront la honte de livrer ses trésors à ceux qui molestent leurs femmes, affament leurs enfants, et incendient leurs villages en les recouvrant d'un voile de deuil. O terre de nos aïeux, oui, tu es bénie ! Sans compter, tu prodigues ta manne généreuse : tu te dépouilles comme une tendre mère, et toujours tu es prête à remplacer ce qui t'a été pris. La moindre semence confiée à ton sein y germe au centuple, et tes mauvaises herbes sont aussi abondantes que tes fleurs, car ta pitié est sans limites. Mais ne crains rien, ô Terre roumaine ! Tes fils reviendront et briseront tes chaînes. tel est le message qu'ils te font parvenir par la voix renaissante du printemps. Ils n'hésiteront ni ne trembleront en face de l'effort qu'il leur faudra donner. Tu as absorbé une grande partie de leur sang..., mais ils sont prêts à t'en donner encore s'ils peuvent par ce sacrifice racheter ta liberté et rejeter l'ennemi : et s'il ne leur est pas accordé de délivrer les vivants, ils viendront libérer tes morts et affranchir tes tombes. Nous ne saurons jamais où dorment tes vaillants enfants, fauchés par milliers : nous ne pouvons que te demander de ne

pas peser sur eux trop lourdement, afin que dans ton sein le repos leur soit léger. Au loin à l'infini, dispersés aux quatre coins de la Patrie, paisibles et sans murmures, ils reposent dans leurs tombes que jamais une croix ne désigne... Dans des endroits sans nom ils gisent et attendent patiemment, sachant bien que nous reviendrons. Quand j'étais jeune, très jeune, un beau rêve m'ensorcelait : il me semblait que je planterais des jardins partout où je passerais, et que seules des fleurs révéleraient mes traces. Les années ont fait évanouir avec tant d'autres ce rêve si cher. La réalité m'a appelée et je n'ai eu le temps de planter que bien peu de jardins. Maintenant cependant, quand je retournerai chez moi, sur toutes les tombes anonymes, je sèmerai moi-même mes fleurs, et les milliers de tertres sous lesquels dorment nos héros attendant les fanfares des armées libératrices seront mes jardins, mes jardins sacrés, mes jardins chéris. Cette année pourtant où je suis encore errante et impuissante, j'espère que Dieu lui-même pensera à orner toutes ces tombes : le printemps approche : pourquoi le Seigneur n'enverrait-il pas aussi des fleurs à nos morts sous la terre ?



VENDREDI-SAINT



CEST Vendredi-Saint ! Du haut de son trône céleste, la Sainte Vierge abaisse ses regards sur la terre, et y voit des choses qui lui paraissent incompréhensibles ! C'est le Vendredi de la Passion, jour qui commémore l'holocauste de son Fils, et pendant lequel, dans tous les pays chrétiens, les fidèles glorifient leur Sauveur. Depuis de longs siècles, le Vendredi-Saint est un jour de deuil et d'abstinence : aucun vrai croyant ne saurait trouver de joie ni de distraction au jour où notre Seigneur a été crucifié. Pourtant cette année-ci, la Vierge, du haut des cieux, croit remarquer qu'une douleur, autre que celle de la mort de son Fils, étreint le cœur des hommes : ils ont du chagrin et pleurent pour une souffrance bien plus humaine et pourtant ils essaient de cacher leurs larmes comme si... ayant vécu jadis sur terre parmi les

humbles, la Mère de Dieu s'en souvient et dirige sa pensée vers eux : sa douleur est dans le passé, mais le souvenir lui en est resté : la plaie qui autrefois ensanglanta son cœur existe toujours, et son âme est pleine de pitié pour les malheureux. Cette année-ci le printemps est tardif : la terre elle-même semble terrifiée à l'idée de livrer ses fruits ; on dirait qu'une ombre pèse sur elle : quelque chose d'étrange et de terrible qui l'empêche de respirer librement, un mystérieux étai de glace paraît encore l'emprisonner. C'est Vendredi-Saint : à la tombée de la nuit, selon les rites, on allume des cierges dans toutes les églises : les plus humbles cimetières se remplissent de petites flammes falotes. Mais dans les villages lointains, les gens qui en files interminables s'acheminent vers les autels, semblent plus silencieux qu'à l'ordinaire, comme si une peine commune enchaînait leurs cœurs les uns aux autres : les mains qui portent des cierges allumés ont l'air de les défendre contre un danger autre que celui du vent s'acharnant à les éteindre. La Sainte Vierge remarque surtout des femmes et des enfants parmi lesquels ne se trouvent que quelques vieillards. Elle distingue dans leurs gestes quelque chose qui dénote une insurmontable terreur. Ils se meuvent comme des captifs apeurés, et non comme de libres villageois allant joyeusement

aux autels du Christ. Qu'est-il donc arrivé ? Pourquoi regardent-ils furtivement en arrière comme si un fantôme maudit marchait sur leurs traces : de temps à autre ils s'arrêtent au milieu du chemin, comme pour guetter un son qui les épouvante. Quelle est l'angoisse qui les fait frissonner ? Quelle douleur a marqué leurs visages d'un sceau, leur donnant cet aspect d'esclaves en détresse ? Les portes des églises sont grandes ouvertes : leurs lumières se glissent au dehors dans la nuit : elles éclairent beaucoup de visages pâles levés au ciel, et transforment en diamants scintillants les larmes qui, des yeux rougis, roulent jusque par terre. Une singulière vibration agite l'atmosphère : on dirait qu'au souffle si doux du printemps se mélange un gémissement.

La Maison de Dieu s'emplit de monde : beaucoup de fidèles sont obligés de rester dehors, et de se disperser comme des fantômes parmi les croix des cimetières. Quelques-uns d'entre eux se jettent face contre terre, et gisent là comme des morts. Auprès d'eux, sur les tombes, les cierges tremblotent et secouent leurs étincelles, comme s'ils étaient eux aussi envahis par cette peur sans nom. Seuls les frêles muguet, parsemés en bottes parmi les dalles, paraissent ignorer la tristesse qui écrase le monde, et, tels des encensoirs, ils répandent leurs parfums dans la

nuit!!... La Vierge Marie tourna alors ses regards vers les villes, où, également, les églises sont brillamment éclairées et les cimetières remplis de torches : mais la douleur, qu'elle a senti planer sur les hameaux, pèse là aussi comme un lourd fardeau. Les rues sont vides, silencieuses et obscures.

Des silhouettes sinistres, peut-être des geôliers, les parcourent en tous sens. Il semble qu'un désastre ait assombri le monde entier. Mais pourtant la Vierge a compris une chose : au milieu de cette profonde tristesse, les habitations se dressent comme autant de forteresses dans lesquelles l'Humanité douloureuse peut se mettre à l'abri : ces murailles bénies contiennent un temple à l'intérieur duquel la parole de l'ennemi n'a plus de pouvoir : là s'arrêtent les persécutions, et la haine elle-même s'y heurte à une frontière inviolable... Dans les villes, les sourdes plaintes de l'exil se mêlent aux prières solennelles des prêtres, et une fois de plus la mère de Dieu comprend que cette année-ci les larmes ne coulent pas seulement parce que son Fils est mort : trop d'enfants ont péri, trop de cœurs ont été brisés!...

Après avoir parcouru les villes, la Sainte Vierge dirige sa pensée vers d'autres lieux : la nuit est sombre et d'un calme profond : l'obscurité pèse lourdement sur la terre sauf là où les églises apparaissent comme

de lumineux abris. Mais les yeux de Marie voient tout, car ils n'ont besoin ni de la clarté du soleil, ni de celle de la lune, ni de celle des cierges : la Mère de Dieu voit avec son cœur. Soudain elle aperçoit de vastes champs déserts, de sombres forêts et des montagnes aux cimes éclatantes. Comme envahie par l'étrange deuil qui pèse sur toutes choses, Marie regarde et découvre tout à coup un spectacle nouveau : que signifient ces monticules ? Elle en voit partout, de petits et de grands, et il y en a tant et tant, qu'il lui est impossible de les compter. Et soudain elle comprend que ce sont des tombes, des tombes très nombreuses et abandonnées !... Oui, ces champs sont transformés à l'infini en cimetières : ces tertres recouvrent les innombrables dépouilles de héros morts pour l'honneur de leur Patrie. Ce sol qu'ils ont tenté de défendre est imprégné de leur sang : mais leurs efforts furent stériles, et maintenant ils gisent, solitaires, parce que ceux qui les ont aimés ne peuvent venir, en cette nuit de douleur, leur allumer des cierges bénits. Une tristesse sans bornes remplit alors la sainte âme de la Vierge. Dans sa céleste demeure entourée de limpide clarté, elle comprend combien tristes doivent être les morts auxquels aucune main aimée n'a porté de lumière cette nuit là. Elle regarde autour d'elle, se demandant ce qu'elle

peut faire. Et soudain elle se rappelle que le ciel est rempli d'étoiles, de milliers et de millions d'étoiles ! Et la Vierge se lève et se hâte vers le trône de Dieu, et tombant à ses genoux obtient, en ce triste jour, une promesse du Très-Haut. Le Seigneur lui accorde d'arracher de la voûte céleste autant d'étoiles qu'il en faut pour remplacer les cierges sur les tombes solitaire. Et le champ endeuillé des morts se transforme en un jardin de lumière.

La Vierge se penche et le contemple avec satisfaction. Dans toutes les églises, dans tous les cimetières, dans le pays tout entier, les cierges fondirent et l'obscurité se refit partout. Là seulement, au loin, sur le champ du silence, les étoiles scintillantes brûlèrent jusqu'à ce que le souffle de l'aube vînt les éteindre.